

W. LABOV, *Le Parler ordinaire, la langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, Paris, Minuit, 1978, p. 111-136

Voulant expliquer les mauvais résultats obtenus par ces enfants, les psychologues scolaires se sont efforcés de découvrir de quels désavantages ils pouvaient bien souffrir. Le point de vue qui a finalement rallié la majorité et sur lequel se sont fondés les programmes d'intervention est qu'ils présentent en fait un déficit culturel, dû à la pauvreté de l'environnement qu'ils ont connu dans leurs premières années. On a beaucoup insisté, en particulier, sur le rôle du langage. Dans ce domaine, la théorie du déficit s'est traduit par un concept : celui de privation verbale. Les enfants noirs du ghetto, dit-on, ne sont guère stimulés verbalement et entendent peu de phrases bien formées, d'où résulte un appauvrissement de leurs moyens d'expression verbale. Ils sont incapables de prononcer des phrases complètes, ils ignorent les noms des objets courants, ils ne savent pas former de concepts ni communiquer de pensées logiques.

Malheureusement, les psychologues scolaires qui ont introduit ces notions ne connaissent pas grand-chose au langage, et encore moins aux enfants noirs. Un concept comme celui de privation verbale n'a aucun fondement dans la réalité sociale. C'est tout le contraire qui est vrai : les enfants noirs des ghettos urbains sont très stimulés verbalement, ils entendent plus de phrases bien formées que les enfants de la middle class, ils participent pleinement à une culture éminemment verbale. Enfin, ils disposent du même vocabulaire de base, de la même capacité d'apprentissage conceptuel et de la même logique que quiconque apprend à parler et à comprendre l'anglais (...) Ainsi, le meilleur service que peuvent rendre aujourd'hui les linguistes est-il, d'abord, de balayer une bonne fois cette illusion, puis de donner une image plus exacte des relations entre dialectes standard et non standard. Trop d'écrivains de psychologues scolaires éminents témoignent en effet d'une bien pauvre connaissance de ce qu'est le langage. Dans les programmes périscolaires proposés par Bereiter et Engemann (1966), par exemple, les enfants se voient traités comme s'ils ne possédaient en propre aucun langage. Chez Jensen (1969), d'autre part, c'est le comportement linguistique des enfants des ghettos en situation de test qui fournit les principaux arguments en faveur de la thèse de l'infériorité génétique. (...)

Le cadre général au sein duquel est née la théorie du déficit consiste en un certain nombre de faits notoires. Le premier est que les enfants noirs des ghettos urbains réussissent mal dans toutes les matières scolaires, y compris l'arithmétique et la lecture. Pour cette dernière, ils ont en moyenne plus de deux ans de retard sur la norme nationale (New York Times, 3 décembre 1968). (...) La conception la plus extrême dérivée de cette approche –et aujourd'hui largement acceptée– est que les enfants noirs de la *lower class* n'ont pas de langage du tout.

[Le cas de Léon, la différence des résultats suivant les tests proposés, forme des tests, et s'il est seul ou en situation de dialogue avec un de ses amis] « L'observateur est maintenant bien forcé de modifier du tout au tout ses conclusions quant à la capacité verbale de Léon. (...) Il apparaît aussitôt qu'aucun des tests classiques n'est apte à mesurer, d'aussi loin que ce soit, la capacité verbale de Léon. Il ne peut s'y montrer que l'enfant quasi muet, stupide, ignorant, bredouillant, de notre premier entretien. (...) [L]a situation sociale est bien le déterminant le plus puissant du comportement verbal et l'adulte qui désire découvrir ce qu'un enfant sait faire doit avant tout se mettre avec lui dans la relation sociale qui convient. C'est là précisément ce à quoi beaucoup d'enseignants ne parviennent pas.

En réalité, la vision de la communauté linguistique noire que nous retirons de nos études va exactement à l'encontre de celle exposée par Deutsch ou par Bereiter et Engemann. Ce que nous voyons, c'est un enfant baignant du matin au soir dans les stimulations verbales, c'est une compétition permanente au niveau de la démonstration de ces arts verbaux que sont les « vannes », les chansons, les épopées orales qui constituent autant d'activités de langage grâce auxquelles l'individu peut se forger un statut (...) Bref, nous ne parvenons pas à distinguer le moindre lien entre, d'une part, l'habileté verbale qui se manifeste au travers des actes de parole caractéristiques de la culture des rues, et, d'autre part, les succès scolaires (...)

Nos propres travaux sur la communauté linguistique rendent évident un fait qui peinera certains : aux plans de la narration, du raisonnement et de la discussion, les membres de la *working class* apparaissent par bien des aspects comme des locuteurs plus efficaces que beaucoup de membres de la *middle class* qui ergotent, délaient et se perdent dans une foule de détails sans importance. (...)

[L]a majeure partie de la littérature consacrée à la privation verbale ne nous apprend strictement rien des capacités des enfants. (...) Il apparaît donc que le mieux que nous puissions faire actuellement, avec nos connaissances encore limitées, pour appréhender les capacités verbales de l'enfant est de les étudier au sein d'un contexte culturel où elles se sont développées. Du reste, une telle approche ne vaut pas seulement pour le vernaculaire noir-américain, mais tout autant pour le langage des enfants de la *middle class*.